**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 53 (1915)
**Heft:** 38

**Artikel:** Une première descente en Italie : [suite]
**Autor:** V.F.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-211531

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 25.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

bleu, un ou deux doigts échaudés, et une baguette étourdie demeurée seule étendue sur le champ de bataille. On l'a relevée après l'affaire.

Tels sont les grands événements de la journée du 14 septembre 1865. Qu'ils passent à nos derniers neveux et que d'autres exploits viennent s'y ajouter !

*Le chroniqueur :*
LOUIS FAVRAT.

---

**Entre diplomates.** — Les diplomates sont sur les dents, en ce moment.

— A votre place, disait l'un d'eux à son confrère, j'aurais l'œil ; cet homme-là est très malin.

— Mais non, puisque vous vous en êtes aperçu.

---

## POUR VOUS, MESDAMES !

VOULEZ-VOUS savoir l'origine d'un des bijoux dont vous aimez le mieux vous parer ? Cette connaissance n'enlèvera rien à son prix, au contraire. Il s'agit de la bague.

De tous les bijoux, la bague a l'origine la plus ancienne. Primitivement on l'appelait anneau ; on le portait au doigt dit annulaire, mais la coquetterie augmentant en même temps que la civilisation, on ne tarda pas à porter des bagues à tous les doigts. On entourait même d'anneaux les doigts de pied, de même que plus tard on mettait des bracelets au bas des jambes. Il est vrai qu'à cette époque, on portait des sandales. Le pied laissé à découvert permettait ce genre d'ornement. L'anneau de mariage était aussi en usage dans l'antiquité. A Rome, dès qu'un mariage était décidé, le fiancé passait au doigt de sa future épouse une bague, regardée comme un gage d'union. Pour cette raison on a donné à cette bague le nom d'alliance.

Pour varier la mode, les artistes de l'antiquité eurent l'idée d'agrandir les anneaux de manière qu'ils puissent entourer le bras ; de là l'origine des bracelets. Les dames grecques et romaines très portées pour le luxe en mettaient plusieurs aux deux bras. Elles en portaient également au bas des jambes, les bracelets variaient de forme et de grandeur. Ils étaient en ivoire, en perles, en écaille... les plus simples en bronze, les plus riches en or et en argent ciselés et ornés de pierres précieuses.

Les bracelets n'eurent aucun succès pendant les premiers temps de la monarchie. Ils redevinrent à la mode au quatorzième siècle, et depuis, ils ont toujours fait partie des ornements féminins.

Sous le Directoire, les bracelets firent fureur. Comme les dames romaines, les élégantes portaient jusqu'à trois bracelets à chaque bras : un au poignet, un au-dessus du coude, le troisième près de l'épaule.

Une chronique du temps relate un bal où Mme Tallien, costumée en sauvage, avait des anneaux étincelants aux jambes et aux cuisses. Chaussée de sandales comme dans l'antiquité, ses doigts de pieds étaient garnis de bagues.

---

**Acte de baptême.** — On dit qu'un roi ancien ayant remarqué que des rameaux cueillis à son intention le premier jour de l'an, lui avaient été d'un augure favorable, ordonna qu'on lui en offrit ainsi tous les ans. Ils étaient coupés dans une forêt consacrée à la déesse de la force, « Strenna ».

La mode prit. On appela *Strenna* les présents du jour de l'an ; de là, *étrennes*.

---

**Pour la vie.** — Une paysanne, écrivant aux parents d'un nourrisson confié à ses soins, termine sa lettre par cette formule naïve :

« Je demeure avec respect, monsieur et madame, votre nourrice pour la vie. »

---

## UNE PREMIÈRE DESCENTE EN ITALIE

### IV

LA vallée d'Ossola rappelle la vallée du Rhône mais avec infiniment plus de coloris. Comme celle-ci, elle est riche en tableaux dont se délecte le paysagiste ; mais, comme en Valais aussi, la longue route plate y lasse bien vite le piéton chaussé de souliers ferrés et portant son bagage sur le dos. Aussi est-ce avec joie que les pélerins vaudois, sauf un, reprirent le chemin de la montagne. Celui qui nous quittait, rappelé à Lausanne par ses affaires, s'en allait par le Simplon. Nous l'accompagnâmes jusqu'à Domodossola et redescendîmes à Pié di Mulera, pour pénétrer dans le val Anzasca. De Saussure, le vainqueur du Mont-Blanc, y était venu un siècle avant nous. C'est lui qui, le premier, dans ses *Voyages dans les Alpes*, le fit connaître au grand public.

Cette vallée, écrit-il, est remarquable par sa beauté, j'oserais dire par la magnificence de sa végétation ; partout, excepté dans la partie la plus haute et la plus froide de la vallée, les chemins sont ombragés par des treilles qui les recouvrent entièrement, comme elles couvraient les allées des jardins de nos pères. D'autres treilles en étagères, soutenues par des murs, couvrent la pente de la montagne ; car dans tout ce pays on ne cultive la vigne que sous la forme des treilles. Mais dans les endroits où les flancs de la montagne, sillonnés par des torrents, forment des angles rentrant dont les faces sont susceptibles d'arrosements, on trouve des prairies ombragées par des châtaigniers d'une beauté vraiment admirable ; et souvent le torrent forme une cascade qui embellit encore ces magnifiques ombrages. Ce qu'il y a encore de remarquable dans cette vallée, c'est qu'elle n'a point de fond ; les deux pentes opposées se réunissent par leurs bases, et forment un angle aigu dans lequel coule l'Anza. Les nombreux villages qui peuplent la vallée sont presque tous situés sur les pentes rapides de la montagne ou sur de petits repos de ces mêmes pentes.

De Saussure n'exagérait pas. Les aspects variés du val Anzasca procurent une constante jouissance. Déjà la route elle-même, belvédère de vingt kilomètres établi en corniche sur plus d'un point, ne pouvait être mieux imaginée pour la joie des amants de la nature. Elle monte doucement d'un village à l'autre, sous les châtaigniers et les berceaux de vignes. Quand nous la parcourûmes pour la première fois, elle s'arrêtait à Ponte Grande, au milieu de la vallée. A partir de là, on cheminait sur un sentier muletier aussi pittoresque que raboteux et offrant de beaux coups d'œil sur le Mont-Rose, dont les sommets neigeux apparaissent avec d'autant plus d'éclat qu'ils ont comme cadre, au premier plan, les flancs boisés de la vallée.

De Ponte Grande se détache à gauche une petite route conduisant à Bannio, adorable petite ville avec des oratoires enfouis sous les châtaigniers, et d'où l'on gagne par des pâturages le col de Baranca. Ce passage, où notre bonne étoile nous guida l'année suivante, est celui qu'on prend pour descendre dans le val Mastallone, autre contrée féconde en paysages merveilleux. Fobello, sa bourgade principale, est égayée par le joli costume de ses montagnardes : robe bleue à garnitures écarlates, chemisette à longues manches d'un blanc immaculé, mouchoir rouge sur les cheveux coquettement tressés.

Mais revenons à Ponte Grande. Quand nous y entrâmes, des femmes, juchées sur les arbres le long du chemin, étaient occupées à remplir leurs larges hottes, ou *cavagnes*, des feuilles qui forment la pâture des chèvres, car l'herbe est rare sur les rochers du bas de la vallée. Elles nous indiquèrent le sentier conduisant à des mines d'or qui occupaient jadis plus d'un millier d'ouvriers, mais à peu près délaissées à l'heure qu'il est. La plus fameuse de ces mines se trouvait à Pestarena. Nous rencontrâmes là un unique mineur, aimable vieillard, qui bourra nos poches de cailloux verdâtres à paillettes dorées, d'où l'on ne tire plus guère qu'un gramme du précieux métal par tonne de minerai. « Vous avez là, nous dit-il, le germe de votre fortune ! » Et le plaisant bonhomme s'estima largement payé par quelques bouts de grandsons.

Si les hommes de l'Anzasca ne comptent plus pour vivre sur le produit des mines, ils se rattrapent peut-être sur le gibier. Nombreux semblent être les nemrods dans ce pays. Presque tous les estaminets portent une enseigne indiquant un rendez-vous de chasse. A la façade d'une misérable baraque se déroulait ce titre pompeux : *Albergo dei cacciatori di camosci del Monte-Rosa* (auberge des chasseurs de chamois du Monte-Rosa). On nous y servit sous une tonnelle de la *gasora* (limonade) et un excellent vin rouge.

Une demi-heure après, nous débouchions sur le haut plateau de Macugnaga, en même temps que les ténèbres montant du fond de la vallée. La population de cette région descend des colons valaisans du 13me siècle et parle encore leur patois germanique. Chose curieuse, à l'époque où les montagnards des bords de la Viège s'établissaient à Macugnaga, des habitants de l'Anzasca, expulsés sans doute par les intrépides Valaisans, s'en allèrent coloniser la vallée de Saas, et c'est ce qui explique les nombreux vestiges de la langue italienne émaillant le parler des gens du nord du Monte-Moro.

Macugnaga s'étale au pied même du Mont-Rose, dont les parois presque verticales s'élèvent d'un jet de plus de trois mille mètres au-dessus de la vallée, sans qu'aucune montagne intermédiaire rompe la vue de cette formidable muraille.

Le premier des hameaux de Macugnaga qu'on rencontre en montant le long de l'Anza, s'appelle Borca. C'est là que nous passâmes la nuit, dans une petite hôtellerie très bien tenue. A l'époque de Saussure, il était malaisé d'y trouver un gîte. Sauvages et défiants, les habitants se refusaient à loger les étrangers et n'avaient à leur offrir en fait de victuailles que du laitage et du pain de seigle vieux souvent de six mois, et qu'on ne pouvait couper qu'avec la hache.

Notre souper fut moins frugal, mais on mit à l'apprêter une ou deux heures qui nous parurent une éternité. Pour nous faire prendre patience, l'hôte nous apporta un gros flacon d'un vin de Chianti dont le fumet et le velouté ne se sont pas encore effacés de notre mémoire. A une table voisine de la nôtre, le jeu du tarot absorbait deux chasseurs de Ponte Grande et deux prêtres, le curé et son vicaire. Vieillard grassouillet, le curé portait une soutane fripée, et verdâtre comme un tronc d'arbre moussu. Lui seul ne jouait pas ; il se contentait de suivre la partie d'un regard vague et doux, en dodelinant de la tête. Mais le vicaire, jeune et vif, taillé en hercule, le visage allumé, se démenait bruyamment, tenant tête aux chasseurs comme frère Jean des Entomeures en présence des pillards qui vendangeaient le clos sacro-saint de l'abbaye. Ses cartes, il les abattait du même coup de poing avec lequel il raflait celles de ses partenaires et comme il gagnait à tout bout de champ, l'un des chasseurs finit par se fâcher : « Vous triches ! » hurla-t-il. Mais le prêtre, sans se démonter et haussant les épaules : « *Non gridare, Giuseppe, è la fortuna !* » (Ne t'époumonne pas, Joseph, c'est le hasard du jeu). Et la partie reprit, scandée par les mêmes reproches et par les mêmes placides répliques. Comment elle finit, nous l'ignorâmes, car on nous appelait pour le rizotto à la milanaise ; mais nous prîmes voir encore le curé qui, voulant se retirer, cherchait d'un regard inquiet son chapeau. Le bon prêtre finit par s'apercevoir qu'il était assis dessus.

*(A suivre.)* V. F.